LES DANCINGS

Choses vues par Francis de Miomandre

Que de fois déjà j'ai entendu nos jeunes snobinettes prononcer, en relevant la tête de côté, avec cet air, si particulier à l'époque, d'un oiseau qui déguste sa goutte de rosée :

— Ne trouvez-vous pas qu'on danse beaucoup moins, depuis quelque temps ?

A quoi il est de bon ton de répliquer :

— Certes, oui, on s'en est fatigué. Toujours ce fox-trott...

Et l'on enchaîne en parlant du freudisme.

Personne n'a lu Freud, Dieu merci ! Mais rien ne fait plus « mode » que d'en parler. Et puis, c'est tellement facile !... Il suffit d'avoir eu quelquefois des rêves... C'est bien le diable si, dans le tas, il n'y en a point quelques-uns qui présentent une petite saveur érotique !... Tout ça, c'est du freudisme. Et le freudisme, aujourd'hui, a presque détrôné le proustisme. C'est assez dire sa vogue.

Pour en revenir à la danse, elle se porte on ne peut mieux, malgré l'anathème des gens dans le train.

C'est quand une chose est complètement entrée dans nos mœurs qu'on commence à n'en plus parler. Mais cela ne prouve pas qu'elle n'intéresse plus personne. Au contraire. On ne parle plus du dancing, parce qu'on s'y est habitué, comme on s'était habitué aux cafés, aux bars, aux tea-rooms : institutions charmantes qui rendent tolérable notre vie moderne, à tant d'autres égards « impossible ». Le dancing est, vers la fin de l'après-midi, un lieu de refuge idéal pour nos neurasthénies...

Vous souriez ? Vous pensez que j'exagère ?... A cause du bruit ?... Eh bien ! mais justement, c'est à cause du bruit.

Qu'est-ce qui nous tue, nous autres, misérables contemporains ? C'est le souci. Nous avons trop de petits et de gros ennuis, nous avons besoin de trop de choses que nos moyens ne peuvent plus nous procurer, nous vivons au milieu de gens trop pressés, trop mal élevés, trop féroces... Il nous faut une diversion.

Mais où la chercher ? et comment ?

L'amour ? il n'y faut plus songer. Les garçonnières ayant été toutes transformées en établissements de crédit.

Le five o'clock ?... Trop calme. On se met à méditer. Alors, on se ronge.

Les bars ? Délicieux. Mais l'alcool nous est généralement défendu.

Restent les dancings, les dancings qui, dès le battant de la porte poussé, nous lancent en pleine figure un jet violent de musique.

O nègres ! nègres de *jazz-bands*, soyez bénis, avec votre face hilare dont la seule vue chasse à jamais toute névropathie, avec votre batterie formidable dont les harmonies, d'abord déchirantes, ont fini par révéler peu à peu leur subtilité savante, leur secret génie rythmique ! Vous frappez, vous tapez, vous sifflez, vous gémissez, vous hurlez, vous soufflez, et toute cette cacophonie apparente se résout presque aussitôt en quelque chose d'absolument juste, inexplicablement parfait, qui nous remet d'aplomb, et nous fait envisager la vie sous un angle plus optimiste et peut-être, au bout du compte, plus vrai. Le jazz-band ! On n'aura jamais fini d'énumérer ses bienfaits. Et c'est peut-être à lui que nous devons la vogue persistante des dancings. Car beaucoup de gens se contentent en effet de l'écouter, qui ne dansent pas et vraisemblablement n'en auront jamais l'envie. Mais qu'importe ? L'essentiel est qu'ils soient heureux. Et ils le sont. Quoique leurs jambes restent inertes, une cadence subtile s'insinue en eux-mêmes, et leur tête, dodelinant d'une manière imperceptible, obéit, elle aussi, comme les pieds des danseurs, à la toute puissance du rythme, du rythme libérateur. Ils tendent à devenir la majorité dans la clientèle des dancings. Et personne ne s'en plaint. Car, grâce à leur discrétion, les pistes n'en sont que plus agréables, étant moins encombrées, et les virtuoses peuvent se livrer à leur plaisir favori sans attraper, comme ils le font, des crises de rage chaque fois qu'ils heurtent un couple maladroit. Au reste, on se heurte de moins en moins. C'est une justice à rendre à notre temps, une des rares qu'il mérite.

Il ne faut pas confondre les cabarets et les dancings. Ils n'ont ni la même clientèle, ni le même aspect, ni la même atmosphère, quoique on y rencontre souvent les mêmes orchestres et que les habitués des uns se retrouvent quelquefois dans les autres. Mais la différence est essentielle. Le dancing est, par définition, *un endroit d'après-midi*. Il commence à vivre vers quatre heures et demie ou cinq heures, pour mourir à sept heures. C'est vers onze heures du soir que le cabaret ouvre ses portes et, certes, on y danse beaucoup, et très gaiement. Mais on n'y vient pas spécialement pour ça, et ce détail suffit pour tout changer.

Au cabaret, l'essentiel, c'est le champagne. Le roi du cabaret, c'est le sommelier. Autour de la bouteille sacrosainte qu'il apporte dans son seau à glace, toute gravite, — si je puis dire, — comme autour d'un soleil central, un petit monde planétaire : les chansons des vieilles divettes échappées de quelque café-concert d'apocalypse, les tourtourbillons intéressés des petites dames « professionnelles » (ce mot pudique signifie bien des choses), les bonds des balles de feutre, la mendicité des fleuristes, que sais-je ? C'est pour manger avec le champagne qu'on vous sert ces jambons en buvard rose et ces poulets si froids qu'on voit bien qu'ils furent congelés avant même d'être rôtis ; c'est pour aider à boire le champagne que tant de créatures aimables viennent s'asseoir à votre table en vous faisant des confidences émouvantes sur leur situation de famille. C'est pour vous permettre une diversion entre deux coupes qu'un orchestre, souvent excellent, joue des tangos et des shimmies, le plus souvent des shimmies. Et rien ne vous empêche en effet de danser. Mais ce n'est pas drôle. Car, sous prétexte de joie, tous les convives vous jettent dans les jambes des serpentins si nombreux que ça finit par faire sur le plancher une espèce de mer des Sargasses, qu'il faut draîner chaque quart d'heure, sous peine de voir s'enliser toute la compagnie ; vous recevez au visage tellement de projectiles que c'est miracle si vous n'en avez pas l'œil poché ; et, certains soirs, il y a dans la salle tant de calicots en bordée, de nouveaux riches mal dégrossis, de boutiquières émancipées et d'étrangers réellement inassimilables et qui, tous, entonnent des refrains si stupides, vous adressent des réflexions si désobligeantes et hurlent avec une telle force que vous finissez par ne plus entendre même le gémissement souverain du saxophone. Alors, ahuris, abrutis, fatigués, vous fuyiez ces lieux, temples de la fausse joie.

Il y a bien aussi, depuis quelque temps, conséquence imprévue du bolchevisme, un certain nombre de cabarets russes, où quelques princes caucasiens, beaux comme des dieux ceinturés de cartouches, exécutent, entre minuit et cinq heures du matin, des pas nationaux, d'une superbe sauvagerie. Mais ce ne sont pas là des dancings.

C'est au dancing diurne, et exclusivement là, que se donnent rendez-vous tous ceux qui aiment la danse pour elle-même...

Hélas ! ils ne sont pas seuls. Et c'est pourquoi il y a encore tant à faire ici pour le moraliste et pour le caricaturiste. Flétrissons, en quelques traits vengeurs, quelques-uns de ces indésirables. Regrettons, ah ! regrettons la présence obstinée de la grosse dame, de l'indéfectible rombière, pilier, c'est bien le cas de le dire, de l'établissement. Car, non seulement, la pauvre grosse dame, cet exercice quotidien n'améliore pas sa silhouette, mais encore il a pour résultat immédiat d'amener dans son sillage (ainsi les navires de fort tonnage ne s'avancent qu'entourés d'une foule agile et intéressée de marsouins et de requins), le pâle professionnel aux cheveux laqués, qui exige des pourboires royaux pour se compromettre avec elle, quand il ne l'exploite pas d'une autre manière, en lui soutirant aussi de quoi s'offrir l'indispensable équipement de son « travail » : les escarpins, le complet de chez le bon faiseur, les chemises de soie si douces à la peau, la parure de perles ou d'onyx, la montre, l'argent de poche, que sais-je ? les besoins de ces jeunes hommes sont illimités. Ecartons-nous pudiquement des vieux messieurs torpides dont la présence ferait si bien au Conseil d'Etat ou dans l'assemblée générale d'une compagnie financière, et qui s'obstinent à danser, eux, avec des jeunes filles, également professionnelles et d'un désintéressement discutable. Feignons de ne point voir les « gens du monde » maladroits qui croient tout connaître de naissance et ne réussissent qu'à être partout ridicules, les satyres qui cherchent dans la danse des émotions extra-artistiques, les excentriques qui inventent des pas prétentieux et compliqués, etc.., etc...

Oui, mais reconnaissons, loyalement, que le niveau moyen s'est un peu élevé, malgré tout. Une élimination s'est faite. Certains déshérités ont fini par comprendre qu'ils resteraient, toute leur vie, des mazettes, et ils ont lâché pied. Les autres, à force de travail et de patience, ont fait quelque progrès. L'ensemble est *satisfaisant*, comme disent les professeurs, quand tous les élèves de leur classe sont parvenus à un certain degré de force et ne les déshonoreront pas trop auprès des examinateurs.

Et puis, il y a les as, toujours si agréables à voir, même si (comme s'est souvent le cas), ils s'en tirent avec des trucs, tout l'effet qu'ils produisent étant dû à la perfection de leur tenue, de leur toilette. Et il y a les *numéros*. On a beau être blasé, quand, après avoir vu tourner une heure les mêmes généraux en disponibilité avec des petites filles échappées de leur couvent, et les mêmes « rombières » avec des enfants de chœur en veston cintré, on ferme les yeux et que, les rouvrant, on aperçoit, qui voltige, un ange anglais sans poids, ailé de cheveux blonds, d'une jupe de gaze et de légers bras étendus, vraiment cela console de bien des peines.

Sans compter que ça ne décourage personne, au contraire. Car, « après tout, se dit la dame mûre, après tout ce n'est jamais qu'une variété de la valse hésitation, ça s'apprend ». Comme par hasard, le partenaire de l'ange anglais est aussi professeur. Il suffit de lui demander quelques leçons.

Tel est à peu près *l'état* des dancings au commencement de cet an de grâce 1924. Il n'est pas absolument différent de ce qu'il était il y a trois ou quatre ans, et pourtant ce n'est pas tout à fait la même chose. Si, d'une manière générale, on est devenu plus fort, on semble être aussi devenu moins enthousiaste. Le *bluzz* nonchalant a remplacé le *shimmy* aux joyeuses désarticulations. On a simplifié aussi, par paresse, le tango, mais qui, du moins, sous cette forme, nous évite les complications et les fausses grâces d'autrefois. Seul, le paso-doble, au style si sobre, si pur, si net, semble mieux compris. L'ensemble de ces modifications a nuancé un peu l'aspect des dancings. Mais leur vogue n'est pas près de cesser.

Francis de MIOMANDRE.